

Rencontre littéraire avec Carole Zalberg

Je dansais (Grasset, 2017)



Samedi 10 février à 16h
espace Adultes, bibliothèque Abbé-Grégoire

Extraits

« Ton regard, cette première fois, ton regard.

D'abord, je voudrais disparaître. Je me sens rat. Débusqué, cloué à la rue où nous nous croisons.

Comment oses-tu, petite ? La femme qui t'accompagne, ta mère, je le saurai plus tard comme je saurai à peu près tout ce qui te concerne, a repéré le monstre de loin et aussitôt accroché ses yeux au bitume ainsi que la terre entière le fait, ou alors on regarde au ciel, en dedans, n'importe où mais surtout pas l'horreur que je suis. Toi, présence toute en légèreté sautillante, toute de grâce et de gaieté, tu t'es seulement raidie et c'est à mon regard enfoui dans le chaos que le tien, plein de défi, s'est rivé. J'en suis frappé. Littéralement frappé. Au ventre et je me plie une seconde sous le coup, au visage qui n'en est plus un, aux jambes tremblantes. Que fais-tu petite et pourquoi ? Allons, flanche ! Lâche ! Désintègre-toi ! Mais rien. C'est un bref duel et tu ne t'y dérobes pas.

J'avance dans une ouate épaisse, râpeuse, le sang grondant à mes tempes. Je m'oblige à rester droit. J'essaie de te lire. Tu te moques. Sûrement tu te moques. Mais comment n'es-tu pas horrifiée ou au moins envahie de dégoût ? Je crois tomber à chaque pas. La distance entre nous est pour moi un calvaire qui s'étire au fur et à mesure que nous avançons l'un vers l'autre. Tu ne cèdes toujours rien. Pourtant, il m'apparaît en approchant que tu ne cherches pas à m'humilier, non. Je vois que ta bouche est tendre et triste et j'en suis stupéfait. Tu me consoles ! Dans ce temps figé, un cadeau, tu charges ton regard d'une infinie compassion. Je dirais que tu n'as pas dix ans mais tu as saisi en un instant ce que c'est que d'être moi. »

« Je m'étonne encore qu'il ne décèle, en revanche, dans les livres qu'il m'apporte, aucun danger. Je crois qu'il ne peut résister au triomphe de me voir accepter quelque chose de lui. Quoi que ce soit. Il n'a jamais compris à quel point ce quelque chose-là n'est pas n'importe quoi, travaille contre lui. Il dépose ses lots de livres ici chaque jour ou presque, seigneur éploré, pathétique, couvrant sa princesse captive de ces bijoux pour s'en faire aimer. Comment ne voit-il pas qu'il m'arme, me fournit matière à nourrir ce qui en moi jamais ne capitulera ? »

« Nous sommes des denrées hautement périssables repérées ici ou là, négociées ou simplement saisies au moment où l'envie, l'idée traversent, acheminées à moindre coût jusqu'au lieu de la demande, où notre seul horizon est la dévoration. »

**« Je dansais de Carole Zalberg, la force des recluses »,
Corinne Renou-Nativel, in *La Croix*, le 02/03/17**

Dans ce texte court et puissant, Carole Zalberg donne au récit de la séquestration d'une adolescente une dimension universelle en évoquant la violence faite aux femmes.

A 13 ans, elle dansait légère et joyeuse dans une existence insouciante, choyée par des parents attentionnés. Mais ici elle ne danse plus. Pour avoir regardé avec compassion un homme au visage dévasté, elle se trouve séquestrée dans une cave. Depuis son accident, il n'avait croisé que des regards dégoûtés, terrifiés, qui se détournent.

En un instant, elle lui a apporté une reconnaissance qu'il ne pensait plus jamais lire dans les yeux d'autrui. Il en a conçu un amour fou et un projet dément : la vie qu'elle lui a rendue en un regard, il entend désormais la partager avec elle. Il ne la veut que pour lui, il veut l'habiller, la nourrir, la chérir comme son enfant et la posséder comme son épouse.

Rarement un roman a su lier avec autant d'intensité une histoire singulière et le destin de milliers de femmes. La jeune séquestrée et son ravisseur relatent tour à tour ces jours partagés devenus des années : pour elle, l'acharnement à s'opposer, tenir bon, résister ; pour lui, cette passion délirante qui l'aveugle sur la monstruosité de ses actes.

À ce double récit, se juxtaposent les voix de femmes enlevées elles aussi, le plus souvent pour devenir les objets sexuels d'hommes violents. Sans qu'elles soient toujours explicitement désignées, surgissent lycéennes nigérianes enlevées par Boko Haram en avril 2014, les captives de Daech, les disparues de Ciudad Juarez, au Mexique, et peut-être les autochtones assassinées au Canada.

Carole Zalberg explore avec acuité les méandres psychologiques de ses deux principaux protagonistes, en particulier la culpabilité et l'ambivalence de l'adolescente. Si terrible et sombre que soit indéniablement ce livre, une lumière court pourtant dans ses pages jusqu'à la dernière qui ne nie aucunement les existences fracassées.

« De cet enfermement naît une force, explique Carole Zalberg : celle des victoires infimes et précieuses, de l'invention de soi, d'une forme puissante de survie. C'est ce feu-là que traque ce roman, le chant polyphonique des empêchés. »

Après avoir tu le prénom de la victime et de son bourreau, *Je dansais* leur donne une identité, un passé, mêle à leurs mots ceux des parents, dévastés par la disparition de leur fille, emprisonnés séparément dans leur douleur. En un texte court et d'une vibrante puissance, l'écrivain confère une profondeur rare à ses personnages. Une écriture délicate et incandescente, où la vie palpite à chaque phrase, emporte le lecteur dans les têtes, les douleurs et les espoirs de chacun.

**« Sauve qui peut », Christine Ferniot,
in Lire, mars 2017**

Premier acte : Marie, 13 ans, est le symbole de l'enfance joyeuse, palpitante de vie et d'avenir. En quelques minutes, sa légèreté est broyée par un monstre qui l'enlève, l'enferme et la transforme en poupée, paralysée de terreur entre ses mains. Mais la romancière ne s'arrête pas à ce canevas et décide de faire parler le ravisseur, un homme défiguré, tombé amoureux d'une fillette qui a croisé son regard par hasard et ne s'est pas détournée. En séquestrant cette icône de jeunesse, il croit pouvoir la séduire, partager sa passion, tandis que Marie s'étiole, absente puis rongée par le poison fou de la culpabilité et du dégoût d'elle-même. Elle est l'enfant crucifiée, il rêve de rédemption.

Au fil des pages, le roman de Carole Zalberg prend une ampleur inattendue, dépasse le fait divers et le témoignage pour devenir un chœur tragique. Au-delà d'une histoire de ravisseur et de séquestrée, *Je dansais* est un cri de douleur et de révolte pour toutes les innocentes qui ne sont pas revenues de l'enfer et continuent d'attendre : « Nous n'avons pas été sauvées. Une poignée d'entre nous s'est enfuie mais nous n'avons pas été sauvées. Nous sommes pour la plupart encore entre leurs mains. », écrit Carole Zalberg en exergue, comme un appel exemplaire, une exhortation à ne pas oublier les esclaves de Boko Haram et d'ailleurs. *Je dansais* est donc un livre utile que l'amplitude structurelle et l'écriture tantôt rugueuse tantôt ondoyante transforment en un roman puissant.

Bibliographie de Carole Zalberg

littérature adulte

Je dansais, Grasset, 2017

À la trace, journal de Tel Aviv, Intervalles, 2016

Feu pour feu, Actes Sud, 2014

Dialogues, avec le photographe Gilbert Brun, Art Bref, 2015

Entre autres, Jérôme Million éditions, 2013

L'illégitime, illustrations de Denis Deprez, Naïve, 2012

À défaut d'Amérique, Actes Sud, 2012

L'invention du désir, illustrations de Frédéric Poincelet, Éditions du Chemin de Fer, 2010

Et qu'on m'emporte, Albin Michel, 2009

La mère horizontale, Albin Michel, 2008

Mort et Vie de Lili Riviera, Phébus, 2005

Chez eux, Phébus, 2004

Léa et les Voix, Nicolas Philippe/L'embarcadère, 2002

Les Mémoires d'un arbre, Le Cherche-Midi, 2002